

*Reconstruire ses savoirs*, Bassis (p.21), éditions Messidor.

Notre Mouvement d'Éducation nouvelle y mettait en accusation le Savoir dispensé, non pas parce que Savoir, mais parce que dispensé et donc falsifié — parce qu'il n'y a des savoirs authentiques que non dispensés, non transmis comme corps constitué. Parce qu'il y a contre-sens permanent sur la prétendue identification entre savoirs et Sciences. Parce que la compilation, la mémoire et même les bibliothèques, bien que nécessaires, ne font pas la Science. Parce que la science, ça se construit, et que même ça se construit contre le corps constitué des savoirs à tout moment, étant donné qu'ils sont inadéquats à intégrer la situation nouvelle qui s'est présentée. Et que donc l'essence de toute construction, c'est en réalité un seul et même processus de destruction-reconstruction. À chaque fois une interrogation où se mêlent en même temps le flottement subjectif d'un certain désarroi, les dents serrées de l'acharnement, la conviction arrogante qu'il n'est rien d'impossible à l'esprit humain, l'humble modestie de la patience, et, comme combativité militante. À chaque fois une bataille d'idées, qu'il serait réducteur de qualifier de scientifique, sinon il n'y aurait pas bataille — bataille idéologique, philosophique et politique, même quand il n'y paraît pas.

Parce que bataille contre un ordre établi. C'est cette réalité-là. C'est le savoir vrai (intériorisé) de cette réalité-là, que camouflent généralement le savoir universitaire et la pratique de ce savoir. Et c'est ce camouflage, cette castration, qui constituent, phénomènes conscients ou inconscients, mais toujours au bénéfice du pouvoir en place, des opérations de lutte des classes dans le champ apparemment neutre des savoirs dits objectifs, évidents, et des majuscules platoniciennes. Parce que, en définitive, s'il n'est pas vrai — et pour cause — que ces « hauts » savoirs soient libérateurs, il devient clair que la Science (comme l'Art d'ailleurs), non aseptisée, non vide de ses conditions de naissance ni des conflits majeurs qui la renouvellent sans cesse, la Science alors devient une arme révolutionnaire par nature. C'est pourquoi elle est objet de falsification. Parce que le fait même de sa « transmission », c'est-à-dire de sa non-construction, de sa non-destruction-reconstruction, voilà la falsification. (...) nous avons mis l'accent sur le double caractère de toute auto-socio-construction. À la fois création, c'est dire invention relevant de l'imaginaire le plus débridé, et re-création (destruction-reconstruction), c'est-à-dire structuration rigoureuse.

D'où une identité de fond entre invention scientifique et invention artistique, recherche de savoirs et recherche esthétique, action sur les choses et expression de soi. Par-delà les illusions d'optique du sens commun, toute appropriation de connaissance implique pour être réelle une rupture en même temps qu'un eurêka surgissant en soi comme un coup de foudre pour établir un nouveau système d'évidences. De même que toute conquête d'écriture, toute invention créatrice, que ce soit en musique, ou en peinture, en théâtre ou en poésie, en danse et en quelque domaine où prenne corps la créativité, exige la conscientisation de ses propres faire, l'analyse des moyens et des matériaux, la nécessité de structuration et de la conduite maîtrisée de ces structurations.

Bref, il faut comme arme à l'insurrection de la Science l'imaginaire foisonnant des Arts, il faut comme outils aux explosions de l'Art la raison méthodique et les pratiques mesurées de la Science... Ce qui fut dénoncé en 1982. La définition de la Science à l'école comme science expérimentale est antiscientifique, le concept est antidémocratique, technocratique, élitiste. Le concept déclenche dans la formation prétendument scientifique un comportement d'impuissance et de docilité.